

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 14

Artikel: Lettres sans i
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185187>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

propos des attitudes de ville assiégée, sont deux manières d'être également blâmables et qui vaudront souvent des mésaventures ennuyeuses et ridicules.

Des manières simples, un air réservé, une tenue parfaite, voilà qui place à son rang et fait toujours respecter une femme du monde, aussi bien quand elle est jeune et jolie que quand elle ne l'est plus.

A l'approche des fêtes de Pâques, on lira sans doute avec intérêt les lignes suivantes, que nous trouvons dans une page détachée d'un livre dont nous ignorons le titre :

Il était d'usage chez les Juifs qu'à la fin du repas, le père de famille fit passer à la ronde une coupe qui s'appelait la coupe de bénédiction, ce qui était la manière de rendre grâces à Dieu de ses bienfaits; après quoi on chantait le cantique usuel avant de se séparer. C'est surtout à la fête de Pâques qu'on agissait ainsi. Cette fête, comme on sait, était célébrée en souvenir annuel de la sortie d'Egypte; elle était en même temps la fête du printemps, de la résurrection de la nature enchainée.

La dernière fois que Jésus célébra la Pâques avec ses disciples, il observa la vieille coutume israélite; seulement il y attacha un sens nouveau. Prévoyant que ses jours étaient comptés, qu'il n'échapperait pas à la haine croissante de ses ennemis, qu'il lui faudrait bientôt mourir et que les siens ne tarderaient pas à se disperser, une profonde émotion s'empara de lui. Lorsqu'il fallut, en qualité de chef du festin, de père de famille, accomplir l'acte habituel de l'action de grâces, il prit un morceau de pain, le rompit, le distribua aux convives; ce pain brisé lui représenta vivement la mort qui l'attendait, le coup qui allait briser son œuvre, disperser les siens, rompre à la fois la vie du Maître et le corps spirituel de l'union des premiers disciples, à laquelle il avait si laborieusement travaillé. Le lendemain peut-être, il allait se voir livré en proie aux politiques et aux fanatiques qui le déchireraient. « Prenez, dit-il; ceci est mon corps. » C'est-à-dire, ainsi mon corps sera déchiré, brisé, ainsi mon œuvre sera rompue. Pensez-y; ne l'oubliez jamais; travaillez à réunir ce qui sera dispersé, à continuer ce qui est commencé.

Puis, il prit la coupe d'actions de grâces, selon l'usage juif, et la fit passer de main en main : « Buvez-en tous, dit-il, ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance. » La même idée le poursuit. Il voit sa mort présente. Ce vin rappelle à son esprit attristé l'image du sang, du dernier supplice. Il veut en même temps rattacher à cet usage national le souvenir de sa propre personne. Il ne veut pas que ses disciples l'oublient. Il faut qu'un acte fréquent, simple, leur remette en mémoire la figure du Maître bien-aimé. Aussi ajoute-t-il : « Toutes les fois que vous boirez du vin, faites-le en mémoire de moi. » C'est-à-dire : toutes les fois que vous vous réunirez dans un banquet fraternel, faites passer la coupe à la ronde en souvenir de celui qui vous a groupés, qui vous a instruits, qui a voulu fonder avec vous et par vous le royaume des cieux, et qui par sa mort, au prix de son sang, a institué dans le monde une nouvelle alliance, celle de l'amour qui doit unir les hommes entre eux et les hommes à Dieu.

Ainsi, la vraie pensée de Jésus était que ses disciples ne pussent pas se mettre à table, rompre le pain, verser le vin sans évoquer aussitôt son souvenir — douce et encourageante vision s'ils persévéraient dans son œuvre, — spectre de remords s'ils devenaient infidèles.

Voilà une institution sage, religieuse, vraiment humaine, digne de cet ami des petits et des humbles. Voilà une instruction permanente, un souvenir vivant, une allégorie parlante, une prédication pleine d'éloquence et de simplicité. Une telle idée se comprend, se saisit, est à la portée de tous. Quoique mort, il devait parler encore aux siens, et

être rappelé à leur souvenir par chaque repas pris en commun. Chaque fois qu'ils apaiseraient leur faim, leur soif, ils devaient être ramenés à la pensée de celui qui avait cherché à provoquer et à satisfaire dans les âmes la faim et la soif de la justice, de la vérité. Il établissait ainsi avec eux une communion perpétuelle, restait à toujours présent au milieu d'eux.



Lettre sans i.

Un de nos abonnés de Genève nous communique la lettre suivante, dans laquelle la lettre *i* n'entre pas une seule fois :

« Comment vous portez-vous, ma belle Flore? Je veux vous gronder un peu; c'est le rôle d'un amant désœuvré, auquel on pardonne de murmurer par excès d'amour. Vous me mandez des nouvelles étrangères à mon cœur, et vous passez sur les événements que vous savez m'être les plus chers. Vos enfants, vos nerfs, vos langueurs, votre chute et le rhume n'ont pas trouvé place dans le compte que vous me rendez de votre état et de vos passe-temps. Vous me supposez sans doute un prophète dont les vues s'étendent à tout, même à la santé d'une malade absente. Pour vous donner une leçon, apprenez que mon état fâcheux est débarrassé des entraves de l'art d'Esculape et de ses suppôts.

L'école de Salerne a perdu son procès contre ma frêle substance. Un repos favorable, sans le secours de la manne et du séné, m'a rendu mes forces, mon courage et mon goût pour toutes les choses bonnes et agréables.

La table, les cartes et les promenades sont l'amusement de ce beau canton, où la nature s'est plu à orner la terre de ses dons. Nous sommes sept hommes avec quatre dames; c'est assez pour s'amuser. Nous nous couchons de bonne heure et nous levons de même, pour devancer l'aurore.

Le temps est beau et doux, cependant plus chaud que de coutume en septembre. Convenez qu'en automne la campagne offre un charmant spectacle. La nature, regardée de près, présente à chaque moment des tableaux propres à étonner et à pénétrer l'âme envers l'auteur de tant de chefs-d'œuvres. Les montagnes, les vallons couronnés de verdure sont un ornement dont on ne se lasse pas; et les trésors dont nous sommes comblés annuellement nous prouvent que le hasard n'a pas enfanté l'assemblage superbe et pompeux dont notre vue est frappée.

Heureux les campagnards! Horace l'a pensé; un bon laboureur peut être un homme heureux.

Cependant mon âme avoue, en pensant à vous, que de tous les tableaux répandus sur la terre, une femme honnête est le plus charmant, surtout quand elle a, comme vous, les grâces naturelles et les charmes d'un caractère heureux. Sans cesse, vous occupez ma pensée. Après un quart d'heure de lecture, après quelques propos d'usage ou de morale, ma tête retourne sans cesse à vous avec empressement; votre santé, votre tendresse sont les termes où tendent tous mes vœux.

Mandez souvent comment vous passez le temps. Les nouvelles du monde et de la cour m'affectent

peu. Mon attachement sans bornes, mon zèle et mon amour ne sont préoccupés que de l'état de votre santé et de votre cœur.... C'en est assez...

Je vous embrasse avec transport, charmante Flore. »

A l'occasion des fêtes du Carnaval, une jolie mascarade a été organisée à Fribourg, dans le but de venir en aide à quelques œuvres de bienfaisance, par le produit d'une quête. On remarquait dans le cortège un personnage fort comique, jouant le rôle d'un charlatan, offrant au public une eau merveilleuse, dite *Regina à quoi* (*aqua*), ou la *Reine des eaux*, guérissant toutes les maladies. Son boniment constitue une parodie assez spirituelle des réclames à grand orchestre, dont nombre d'empiriques remplissent nos feuilles d'annonces pour exploiter les pauvres innocents qui s'y laissent prendre. — Voici cette boutade :

« L'eau merveilleuse, connue dans tout l'univers sous le nom de *Regina à quoi*, doit sa réputation unique au pouvoir vivifiant contenu dans les éléments précieux qui la composent.

Elle est le produit de la distillation d'un rayon solaire.

Pour les incrédules, nous allons expliquer le mode de fabrication.

On établit une chambre incombustible en pierre, avec volets en fer, semblable à celle des Archives de la Caisse hypothécaire. L'ouverture de la fenêtre se trouve orientée en plein midi.

Dans l'intérieur sont disposées deux bouches d'hydrantes.

Au coup de midi, deux pompiers et un caporal postés à l'extérieur ferment brusquement les volets en fer, et, par un choc violent, brisent les rayons solaires qui plongent dans l'intérieur. Ceux-ci tombent alors en éclats incandescents, sur le sol de la chambre. On lâche aussitôt sur eux de l'eau des deux hydrantes, et une fois qu'ils sont éteints et refroidis, on les recueille, les macère vivement et les abandonne à la fermentation pendant six mois.

Pour accélérer l'opération, on ajoute une solution de sable du désert, de gendarmure de potassium et de noir animal.

La fermentation terminée, la distillation s'opère dans un alambic en taffetas tapissé de neige réfractaire, à la chaleur de 0,80 degrés, produite par la réverbération du clair de lune. A son défaut, on peut utiliser le gaz d'éclairage de notre ville, mais l'opération est alors plus lente et plus coûteuse.

L'analyse chimique de la *Regina à quoi*, opérée par les sommités scientifiques de la Nuithonie, a démontré qu'elle contenait :

10 % de rayons solaires non décomposés,
36 % de lumière électrique à l'état latent,
12 % de foie gras,
12 % d'engrais chimique,
10 % de chandelle de suif de 6 à la livre,
20 % de choucroute de Berne.

Total 100

Ces analyses prouvent victorieusement l'efficacité de notre *Regina à quoi*.

En effet :

Elle guérit instantanément les maux de dents, dedans et dehors, fait tomber les cheveux et pousser les cornes, rend l'ouïe aux aveugles, la vue aux sourds, l'immobilité aux paralytiques, tue les morts, fait trépasser les enfants qui ont des verres, endort les actionnaires, réveille les voleurs, active la digestion des blasés et la soif des ivrognes.

Avec 3 gouttes de *Regina à quoi*, les danseurs de 60 ans, depuis la nouvelle loi sur la matière, retrouvent leurs jambes de 20 ans.

Avec 5 gouttes, le peuple paie l'impôt sur l'industrie et le travailleur fait banqueroute sans sourciller.

Moyennant 6 gouttes, les Zoulous ont balayé les Anglais.

Moyennant 7 gouttes, on paie l'enregistrement de bon cœur.

Celui qui en boira 8 gouttes, verra le St-Gothard achevé.

Plus de 600,000,000 de certificats de guérison par la *Regina à quoi* sont à la disposition du public.

Le prix du flacon est de 50 centimes.

Vous qui souffrez, achetez ? profitez du passage du docteur Castignac.

A 50 centimes le flacon !

Dr CASTIGNAC.

Tromblon et le cocher.

Tromblon châvè po rein ; l'étai tot ein nadze rein què dè férè cinq minutès à pî. Assebin quand l'est que l'est z'u áo si fédérat à Lozena, lo tsemin dè fai à quetalla n'allavè pas onco et fe d'obedzi d'allâ à pî du la gâra. Quand l'arrevâ su Saint-François, l'étai tot dépourent et son collet dè tsemise étai alliettâ su lo cotson, que l'étai mau à s'n'ése et s'e dese : « mè râodzâi se vé pe liein à pî ; faut vairè diéro démandè on cocher. » Adon ye va devant la pinta à Gibon iô y'ein avâi ion que pioncivè su sa cariole, la tête rabattâ su l'estoma. Lo segougnè on bocon pè lo dzénâo po lo reveilli, et lài fâ :

— Hé ! l'ami, diéro cein coté je po allâ tantqu'à l'ostand ?

— Dou francs.

— Dou francs s'on diablio ! l'est trâo tchâi ; pâodêvo pas rabattré oquiè ?

— Na ; vouaïquie lo tarife.

— « Eh bin acuta, se lài fe Tromblon : Bailli mè pî le guidès et l'écourdjâ ; fourrâ vo dein la vointure et lài vo mîno po dix centimes ! »

Eh bin créra-vo que cé taborniô dé cocher, qu'a-râi dinsé pu lài allâ quasu po rein, a refusâ.

Gambetta chez lui.

Voici quelques détails intéressants sur la vie quotidienne de M. Gambetta :

Avant d'être président de la Chambre des députés, l'il-